

## Prélude

La question du viol occupe de plus en plus de place dans notre société. Dire cela est à la fois faux et exact. Le viol a toujours existé, occupé une place trop souvent gardée secrète, une sorte de honte, de culpabilité qui ne peut s'allier qu'au silence et au déni. Par contre, ce qui peut donner l'impression de cette ampleur, c'est le fait que les langues se délient doucement, que l'on ose en parler, le dénoncer. Les révélations de l'affaire Weinstein en 2017 se sont avérées être le détonateur de la mise à jour de pratiques de pouvoir, connues de tous et gardées sous le manteau. Face à ce que le corps social et juridique a codifié, depuis peu, de crime, ne diminuent en rien la succession de classements sans suite faute de preuves, ni les délais de prescription qui traînent des pieds et tardent à se modifier, ni les jugements aux condamnations légères voire inexistantes. Associations des droits de l'enfant et associations féminines montent au créneau dans l'indifférence des politiques qui ont bien d'autres chats à fouetter que ces histoires de bonnes femmes. Face à ces discours de sourds, face à l'inaction, ne sommes-nous pas dans la nécessité de reconnaître qu'il y a, ce qu'évoquaient les féministes des années 1970, une véritable culture du viol ? En décembre 2012, le très médiatisé professeur Marcel Rufo dans l'émission de la 5

*Allo Rufo* est interpellé par une mère. Elle est inquiète au sujet de sa fille de 28 ans en souffrance psychologique et l'interroge pour savoir si la symptomatologie dont elle souffre peut avoir un lien avec l'abus sexuel qu'elle a vécu enfant. Rufo parle de « fantasmes », et ajoute que la mère aurait été bien inspirée de se renseigner auprès du violeur ! Pour conclure que : « **L'immense majorité des enfants abusés vont bien !** » Désolée, Professeur, mais je ne partage pas votre point de vue ! Je précise pour ceux à qui cela aurait échappé que Marcel Rufo est professeur en pédopsychiatrie ! Non content d'avoir proféré une énormité, il ne s'en est jamais dédit. Tout cela au même titre que ce que la presse nous donne en pâture sur les turpitudes de certains hommes en vue, qu'ils soient politiques ou non, laisse à penser que les événements dépassent la notion de pulsion biologique irrépressible, mais sont bien le fruit d'un phénomène culturel. Culture signifie tradition, acceptation et... normalité. Ce qui touche à la sexualité est souvent source, pour ceux qui l'évoquent, de rires entre copains, de disqualifications, de provocation, une façon par le verbe et les gestes de mettre l'autre mal à l'aise, donc de l'amoindrir et de prendre le pouvoir. Nous y voilà. Le viol est une prise de pouvoir. C'est avoir autorité sur l'autre, le soumettre et le réduire à l'impuissance. Une évidence. Fallait y penser. Ces « gauloiseries » dont parlait la très rigide et puritaine, madame Christine Boutin, minimisant ainsi l'affaire DSK, sont des choses anodines, un peu machistes, mais il n'y a vraiment pas de quoi en faire une histoire. À ce propos, le fondateur de *Marianne*, Jean-François Khan, parlait de « troussages domestiques » et Jack Lang s'exclamait à *Antenne 2* : « Tout de même, il n'y a pas mort d'homme ! » Il a raison, c'était une femme domestique et noire, ne l'oublions pas. Elle aurait dû se

sentir honorée de la situation inespérée pour elle ! Le sperme du directeur du FMI, l'un des personnages les plus hauts placés du monde. Vous rendez-vous compte ?

J'avais douze ans. C'était à Majorque et j'avais assisté à une corrida, vêtue d'un short comme beaucoup de gamines de mon âge. À la sortie de ce spectacle, c'est la fin d'après-midi. Sous une forme poétique « espagnole », je me suis entendue interpellée par un « béni soit le ventre de celle qui t'a portée ». La honte. Rentrer à l'hôtel me protéger par d'autres vêtements et me cacher devint mon seul but. Quant aux shorts, placardisés à jamais. Pourquoi les hommes ont-ils besoin de harceler les femmes ? Pourquoi se croient-ils irrésistibles malgré leur grosseur avancée à force de chopes de bière ? Manque de confiance en eux, sûrement. Manque d'objectivité sur leur allure, sûrement aussi. Je garde en mémoire un dîner avec une copine dans un restaurant des Halles, *Le petit Bachaumont*. Une table proche de la nôtre est occupée par deux hommes d'affaires, type cadres sup' ou qui le croient. Chaque fois que la porte s'ouvre et que rentre une femme leurs commentaires vont bon train. « T'as vu un vrai cagnot ou boudin » au choix, suivi d'un « pas baisable » tout aussi délicat, suivi d'un « elle est fringuée comme une pouf, une bourge » selon l'inspiration. Face à ces comportements, nous décidons de faire la réplique. « Tu as vu, il se prend pour un Adonis, une gravure de mode. » « Qu'est-ce qu'il est mal fringué ! Son costard n'a pas vu le pressing depuis des lustres. » « Moi, il me propose un pont d'or ; c'est vraiment non et en plus, il se prend pour Paul Newman. » Inutile de vous dire que cela a conduit au silence des deux compères médusés par nos propos. Pour nous, ce fut une grande joie intérieure. Tiens ! Vu sous cet angle, ce n'est pas drôle du tout ! Alors, dont acte. Oui, il y a une culture

du viol. Le déni est toujours et dans toutes les situations une mauvaise réponse. Le choisir ou minimiser le réel au nom de faux arguments, ce n'est pas possible, tu dois te tromper, etc., c'est se priver des armes pour combattre. Bon alors. Maintenant que fait-on ? Ce n'est pas bien, il faut que cela change. OK. Bonne idée. Cependant, premier principe : on ne change pas les autres et prétendre changer rapidement une culture relève de la plus grande utopie. Tout cela ne dépend pas de nous. Ce qui en dépend, c'est ce que l'on peut faire. Il convient donc de reprendre les différents éléments, de s'interroger sur ce que l'on entend par viol, par culture du viol et voir de quelle façon une action peut être menée, comment peuvent se faire les progressions en visant en priorité des moyens de protection pour diminuer le nombre de crimes et de victimes.